

cial, c'est-à-dire qu'il envisage surtout la vie nouvelle qu'il va vivre une fois étudiant, l'enrichissement spirituel — si le mot n'est pas trop fort — la somme de joies et de plaisirs de tout ordre qu'elle va lui procurer.

Personne sur ce point ne se fait d'illusion : c'est avec empressement que les élèves quittent le Collège, « cette sale boîte » comme ont coutume de l'appeler nos « potaches ». Ils ont hâte de laisser une vie où tout est réglé d'avance. Après un devoir de mathématiques il faut faire une version latine, puis un devoir de français et ce cycle d'obligations recommence chaque semaine avec sa monotonie ordinaire ; et de huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, il faut faire preuve d'assiduité et observer la discipline scolaire. Le jeune bachelier a le désir d'une vie différente, qui serait mieux à lui qu'une autre, où il serait, en même temps que le hasard, l'ouvrier de son propre destin. De plus le jeune homme confiant en des forces qu'il n'a pas encore exercées, s'imagine facilement que tout va lui réussir ; il ne se représente guère les difficultés de tout ordre qui peuvent surgir sur sa route, ne s'attarde pas sur le choix raisonnable et méthodique d'une carrière ; il préfère tenter ses chances qu'il sent d'autant plus nombreuses que le but est lointain. La vie se présente à lui comme une aventure où il faut se fier au hasard heureux, à sa bonne étoile qui incarnent et personnifient à ses yeux ses plus secrètes espérances, une aventure où il importe avant tout pour lui de satisfaire ses goûts immédiats d'indépendance.

Si j'ai mis en relief cette opposition de points de vue entre parents et jeunes gens, c'est que bien souvent cette opposition engendre dans la pratique des heurts profonds, qui finissent soit par un abus de l'autorité des parents, soit le plus souvent, de nos jours, par la faillite de cette autorité. Car, à mon sens ; après ce que nous venons de dire sur la mentalité avec laquelle un jeune homme envisage son avenir, les parents ne doivent pas renoncer à une responsabilité qui leur incombe entièrement ; c'est en effet une tâche trop lourde pour un jeune homme que celle de décider d'un jugement sûr, au sujet d'un avenir dont il devine si mal le cours. Situation paradoxale, créée par notre société moderne, que celle où toute notre existence d'homme est, pour ainsi dire, accrochée à une décision prise à l'âge de vingt ans. Si les parents cèdent trop facilement, par une

espèce de fatalisme paresseux devant la complexité du problème, aux désirs et aux goûts de leurs enfants, ces derniers risquent l'échec de leur vie, vie qui dans ces premières années avait pourtant été l'objet de tant de sollicitudes.

Lorsqu'il s'agit pour un avocat d'établir le dossier d'une affaire ou pour un architecte le devis d'une construction, ils mettent tout en œuvre et tiennent compte des variations possibles des valeurs, de l'échelle des prix des matériaux et de la main-d'œuvre. Aucun élément variant ou invariant n'est omis. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour une affaire tout aussi importante : celle qui consiste à choisir pour son fils une profession. Il semble qu'une ironie du sort nous oblige à prendre nos plus grandes décisions, celles qui orientent ou décident de notre existence un peu à la légère. Nous cédonc le plus souvent à des facteurs d'ordre sentimental ou aux exigences de l'immédiat. Alors que nous apportons tout le sérieux, la méthode et la raison nécessaire dans les actes professionnels, nous livrons au hasard la part de notre vie ou de celle de nos proches, qui devrait être le moins la proie de l'incertain. De plus en plus, à notre époque, par le calcul des probabilités, par des approximations successives, le savant, l'industriel, et même le commerçant s'efforcent d'échapper aux circonstances et aux fluctuations hasardeuses pour assurer le succès de leur entreprise, tiennent compte du hasard au départ, pour pouvoir l'éliminer ensuite dans les résultats.

Pourquoi cesserions-nous d'agir de la manière qui nous paraît pourtant la plus rationnelle, lorsque notre vie ou celle de nos proches est en question ? Il y a là, deux attitudes contradictoires, un illogisme fâcheux. Illogisme qui s'explique lorsqu'on songe à l'effort intellectuel qu'exige tout acte non habituel. Nous avons presque tous une sorte d'inertie, de paresse d'esprit lorsqu'il s'agit de réfléchir à des questions étrangères à notre compétence ordinaire. Par exemple : la lecture du Bulletin Financier d'un grand quotidien.

La question qui nous occupe aujourd'hui n'est cependant pas d'une complexité à ce point dirimante qu'elle nous empêche toute action.

Plusieurs facteurs entrent en jeu, lorsqu'il s'agit de l'orientation professionnelle des jeunes gens, tout